

Burton Bernisky/Time Life Pictures/Getty Images

Robert Rauschenberg devant l'une de ses toiles représentant JFK, en 1967

Robert Rauschenberg

(1925-2008)

Précurseur du pop art et artiste visionnaire de l'Amérique des sixties, ce géant américain de l'art du XX^e siècle est décédé le 12 mai, à 82 ans.

Mon "premier Rauschenberg", comme disent les collectionneurs – mais nous sommes tous collectionneurs, nous stockons tous, même involontairement, dans notre musée imaginaire ou mental, dans notre salon privé, dans notre carte mémoire structurée comme une boule disco, un faisceau éclaté d'images – mon "premier Rauschenberg" donc, je l'ai rencontré au lycée, dans un livre d'histoire de terminale. Tout simplement. Grande toile de 1964 où se produisait une collision violente d'images de presse sérigraphiées, maculées de peinture, parmi lesquelles le jeune président J. F. Kennedy – mais déjà assassiné à Dallas –, un cosmonaute avec son parachute, et dans le coin droit une sorte de poulpe flottant dans un bain rouge acide m'évoquant le champignon de la bombe atomique.

Beaucoup plus que la Marilyn impassible de Warhol, cette surface crashée et justement intitulée *Retroactive* se donnait comme le condensé d'une époque : ça disait la guerre froide, ça disait les USA, le premier homme sur la Lune, ça disait les tensions et les violences de l'Amérique. Dans ses effets de trame bleutée se lisait l'essor de la télévision, et dans ses effets de chaos, où

l'on reconnaît l'inspiration si marquante du compositeur et ami John Cage, une écriture visuelle librement décomposée.

Déjà dans ses fameuses *Combines Paintings* produites au milieu des années 50, œuvres hybrides situées entre peinture, sculpture et action, collages où il assemblait sur la toile divers objets du quotidien (tissus, oiseaux empaillés, photographies, rebuts de la société de consommation et autres bouteilles de Coca-Cola), il s'en était donné à cœur joie : "*L'Art a tout à voir avec la vie, mais il n'a rien à voir avec l'Art*", dira-t-il en 1977. Bref, sur cette peinture d'histoire coincée entre le partage de Yalta et Martin Luther King, Rauschenberg incarnait alors l'American way of life dans toutes ses contradictions intenses. Et en cette même année 1964, c'est justement lui, ce représentant chaotique et critique du Nouveau Monde, né au Texas en 1925, qui fut le premier artiste américain à recevoir le grand prix de peinture de la Biennale de Venise ; un événement encore souvent considéré comme le symbole d'un renversement de l'histoire qui fit de New York, et non plus de Paris, la capitale de l'art – triomphe géo-culturel de l'Amérique et du pop art, dont il fut l'un des précurseurs, sur le vieux continent européen.

Mon "deuxième Rauschenberg", des années plus tard, est étrangement plus conceptuel. C'est une histoire courte comme on en trouve chez Plin l'Ancien ou Giorgio Vasari, mais d'une violence radicale : en 1952, Rauschenberg demanda au peintre expressionniste abstrait Willem De Kooning un dessin qu'il effaça à la gomme. Page blanche sobrement intitulée *Erased De Kooning Drawing*, aussi célèbre que la moustache de Duchamp sur la Joconde de Vinci, cet "*action drawing*" est à la fois scandaleux, parodique, blasphématoire, et vital tant il saisit le mouvement de la création, montre comment une œuvre apparaît dans l'effacement d'une autre. Un geste encore emblématique de la manière dont ce Bob l'éponge sera passé par toutes les influences, soumis à toutes les étiquettes, du néo-dada au pop art, les traversant sans jamais s'y fixer. Mon "troisième Rauschenberg", enfin, à l'heure de sa disparition, est passé ailleurs. J'en trouvais encore récemment la trace vivante, la présence rémanente dans les sérigraphies de la jeune scène artistique new-yorkaise, sur les toiles passées dans l'imprimante à jet d'encre d'un Wade Guyton, ou dans les images de presse scannées, rescannées et maculées de chocolat d'un Kelley Walker. *Eraserhead is not dead.*

Jean-Max Colard